

LE TOMBEAU DE S. DASIUS DE DUROSTORUM

En 1897, nous avons publié dans ces *Analecta* (1) les Actes grecs de S. Dasius, qui souffrit le martyre à Durostorum, en Mésie, durant la persécution de Dioclétien. L'authenticité de ce morceau, qui nous donne de curieux détails sur la célébration des Saturnales dans l'armée, a été généralement admise (2); il a été accueilli parmi les pièces hagiographiques de bon aloi dans des livres de vulgarisation scientifique (3), et on l'a souvent invoqué dans les controverses soulevées récemment autour du rite païen du « sacrifice du roi », que M. Frazer a étudié avec ampleur dans un livre célèbre (4). Mais il restait un point inquiétant : nous n'avions pu retrouver aucune trace d'un culte rendu à S. Dasius ou de l'existence de ses reliques. Cette preuve accessoire de l'historicité des faits ou tout au moins du fait capital rapporté dans cette Passion, nous pouvons aujourd'hui la fournir, grâce à une indication que nous devons à Mgr Mercati, le très érudit et très obligeant conservateur de la Bibliothèque Vaticane. Il voulut bien nous signaler l'existence à Ancône d'un monument d'une haute importance archéologique, lequel, chose étrange, est resté presque inconnu jusqu'ici. Grâce à la bienveillante autorisation de Mgr Marinelli, chanoine de la cathédrale d'Ancône, je pus l'étudier à loisir au mois d'avril de cette année.

C'est un sarcophage de marbre blanc, qui est déposé, avec d'autres antiquités remarquables, dans la crypte de la cathédrale qui couronne le promontoire d'Ancône. La cuve, assez simple, longue de 1^m02 sur 0^m50 de large et 0^m44 de haut, est décorée aux quatre angles de colonnes. Les fûts de celles-ci sont ornés de camelures en hélice; leurs chapiteaux sont d'un style corinthien dégénéré et d'une exécution

(1) T. XVI, p. 11 sqq. — (2) Le dernier érudit qui s'en soit occupé est M. Dufourcq (*Étude sur les Gesta martyrum*, t. II, p. 251). Tout en admettant que le fond du récit est exact, il croit que le texte actuel a été interpolé au temps du pape Gélase; mais voyez les réserves exprimées à ce sujet par le P. Delehaye, ci-dessus, p. 219. Cf. *infra* p. 371, n. 4. — (3) KNOPF, *Ausgewählte Märtyreracten* (1901), p. 86, en a reproduit le texte [p. 89, l. 15, l'éditeur ne semble pas avoir connu la jolie correction de Mercati, ἐπὶ πάσῃ λυσιτελείᾳ pour l'incompréhensible ἐπὶ βασιλεῦσι τελεῖα, proposée *Rev. de philol.*, 1897, p. 152, n. 3] et Dom LECLERCQ en a donné une traduction dans *Les Martyrs*, t. II (1903), p. 424. — (4) FRAZER, *Golden Bough*, 2^e éd., t. III, p. 140 sqq. Cf. WENDLAND, *Jesus als Saturnalienkönig*, dans HERMES, t. XXXIII (1898), p. 176.

†ΕΝΤΑΥΘΑ ΚΑΤΑΚΕΙ | (ΤΑΙΟΑΓΙΟΣ ΜΑΡΤΥΣ)

maladroite; la base est formée d'un tore entre deux filets, puis, au-dessous, d'une moulure qui va en s'évasant largement vers le bas (1) jusqu'à faire saillie sur la plinthe du sarcophage. Les côtés de celui-ci sont lisses; mais au milieu de la face antérieure est figurée en relief une grande croix latine pattée, d'un type qu'on rencontre fréquemment sur les plus anciens monuments de Ravenne (2). Le couvercle n'est pas du même marbre que la cuve; celle-ci est tachetée de plaques grises, tandis que le premier est d'une teinte jaunâtre uniforme; mais cette différence de matière ne prouve pas une différence de date, l'artisan ayant pu employer ou, plus probablement, employer des blocs que le hasard avait mis à sa disposition. Ce couvercle est en forme de toit (long. 1^m08, larg. 0^m58, haut. 0^m31), et il porte aux quatre angles et aux extrémités du faite six acrotères à décor très simple. Le versant antérieur est orné de trois croix semblables à celle de la cuve mais plus petites, et au milieu, d'une extrémité à l'autre, est gravée, en lettres de 3 centimètres de hauteur, l'épithaphe qui est coupée par les branches supérieures des croix. Cette inscription, dont nous publions un fac-similé d'après un estampage, paraît être restée inédite jusqu'ici (3) :

Ἐνταῦθα κατακεῖται ὁ ἅγιος μάρτυς || Δάσιος ἐνεχθείς || ἀπὸ
Δυροστόλου.

En dehors de l'emploi des ligatures très ordinaires, αυ (dans ἐνταῦθα) et ου (dans Δυροστόλου), je ne vois à faire qu'une observation sur le texte : Durostorum y est appelé comme dans les Actes Δωρόστολος). Cette forme grecque du nom thrace est due sans doute à une fausse étymologie populaire, et elle est fréquente à l'époque byzantine (4).

L'église d'Ancone ne paraît avoir conservé aucune tradition locale sur le saint dont elle possède les reliques ou sur l'époque de leur translation. Mgr Gariboldi, un prélat de cette ville, a réuni, vers la fin

(1) Des colonnes très semblables à celles-ci et dont la base offre la même particularité séparent les personnages dans un bas-relief de Constantinople qui remonte, ce semble, au V^e siècle. Cf. STRZYCOWSKI, *Kleinasion* (1903), p. 196 = LOWRIE, *American Journal of archaeology*, t. V (1901), p. 51 sqq. — (2) Sarcophage de Galla Placidia (V^e s.); palais de Théodoric; chapiteaux de S. Apollinaire Nuovo (VI^e s.), etc. — (3) Une transcription en lettres latines, tout à fait incompréhensible, fut publiée par Saraceni en 1675 (cf. ci-après p. 371, n. 3). Je ne sache pas qu'il en existe d'autre reproduction. — (4) Cf. THÉOPHANE, éd. DE BOOR, index, et PATSCH dans PAULY-WISSOWA, *Realencyclop.*, s. v. Durostorum.

ΔΑΣΙΟΣ ΕΝΕΧΘΕΙΣ (ΑΠΟ ΔΑΡΟΣΤΟΛΟΥ†

du XIX^e siècle, dans un opuscule devenu rarissime (1), tous les renseignements qu'il put recueillir sur cette question, et ils se réduisent à fort peu de chose. On sait seulement que le sarcophage, placé aujourd'hui dans la crypte de la cathédrale, y fut transporté en 1848 de l'église de San Pellegrino (2), où l'on signale déjà son existence en 1650. Près de lui, on conservait une « vieille peinture » représentant le saint sous l'aspect d'un jeune homme en costume militaire, laquelle a malheureusement péri depuis. D'un passage assez confus de l'historien Saraceni, qui donne les détails qui précèdent (3), il semble résulter que, lors d'une reconstruction de l'église, en 1223, on mit au jour le tombeau de S. Dasius en même temps que celui des SS. Pérégrin et Flavian, dont le sarcophage fut longtemps placé en face du sien. S'il en est ainsi, le souvenir du martyr a dû se perdre durant les siècles barbares du Haut moyen âge, et la découverte de son épitaphe grecque, qu'en 1223 on ne comprit probablement pas, ne suffit pas à le tirer de l'oubli. On ne doit pas désespérer cependant de trouver dans quelque recueil hagiographique de la région d'Ancone (4) ou dans quelque chroniqueur médiéval des données nouvelles sur les reliques vénérables que possédait la grande ville des Marches.

Pour déterminer l'époque de la translation de ces reliques en Italie, nous ne pouvons actuellement nous fonder que sur les caractères archéologiques du monument où elles furent pieusement déposées. Je n'irai pas jusqu'à affirmer, avec deux illustres profes-

(1) *San Dasio Martire*. Brochure de 13 pages, publiée sans nom d'auteur et sans lieu, ni date. Elle se trouve au séminaire d'Ancone (elle me fut signalée par Mgr Marinelli) et dans la bibliothèque des Bollandistes [Hagiogr. A. 313], où j'ai pu la consulter. — (2) Les ossements de S. Dasius sont encore aujourd'hui déposés avec ceux d'autres martyrs sous le maître autel de cette église, comme l'atteste une inscription, qui y est encastrée : *Vetere diruta nobiliorum FF. Karmelitani ex calciali aram extruxerunt | subter qua | sanctorum martyrum Peregrini Flaviani Dasii corpora | et infantium ab Herodeneccatorum ossa | minus decenter antiquitus recondita | honorificentius et populo spectanda reponi curaverunt die virgini et matri Theresiae sacro | Anno MDCCCIV*. — (3) SARACENI, *Notizie storiche della città d'Ancona* (Rome, 1675), p. 60. Cf. *Act. SS.*, Maii t. III, p. 568-69A. — (4) Une découverte nouvelle pose toujours de nouveaux problèmes, et l'on peut se demander si les Actes grecs qui, nous pensons l'avoir démontré, sont traduits d'un original latin, ne sont pas une version relativement tardive d'une Passion rédigée non pas en Mésie mais en Italie après la déposition du saint à Ancone. Cette hypothèse, d'ailleurs indémontrable actuellement, serait assez favorable à la thèse soutenue par M. Dufourcq.

seurs dont Gariboldi invoque l'autorité, qu'il appartient au IV^e ou au V^e siècle. Il est bien vrai que les colonnes à cannelures en hélice, surmontées de chapiteaux corinthiens ou composites plus ou moins défigurés, sont fréquentes dans la sculpture ornementale de cette période (1) et que l'ensemble de notre sarcophage reste entièrement dans la tradition antique. Mais combien de temps cette tradition s'est-elle perpétuée dans les ateliers des cités de l'Adriatique? Les caractères de l'inscription fournissent des indices plus sûrs, à mon sens, et ils ne permettent guère de lui assigner une date antérieure au VI^e siècle (2). Elle appartient à l'épigraphie de l'époque de Justinien.

Des considérations historiques tendent à corroborer les conclusions que nous avons tirées de l'étude du monument. Le corps de S. Dasius, — la langue de son épitaphe suffirait à le prouver — fut certainement apporté en Italie lorsque les Byzantins possédaient encore la Pentapole, que les Lombards conquièrent sur eux en 751. D'autre part, il dut être enlevé de Durostorum à un moment où la ville était menacée ou prise par les barbares, c'est-à-dire entre l'année 375, où la Mésie fut occupée par les Goths, et l'année 679, où les Bulgares la ravirent définitivement à Byzance. Mais de la fin du IV^e à la fin du VII^e siècle, cette province frontière fut si souvent envahie et ravagée qu'il serait téméraire de fixer l'événement précis qui a pu engager les Grecs à mettre les précieux ossements du martyr en sûreté au delà de l'Adriatique. Je rappellerai seulement que Durostorum, dont Justinien restaura les fortifications (3), fut mis à sac en 579 par les Avars (4) et, si toute conjecture n'était hasardeuse, ce pillage pourrait sembler une cause suffisante pour avoir provoqué l'émigration du clergé orthodoxe avec les reliques de ses églises.

Nous pouvons affirmer un fait seulement, que l'inscription trop concise se borne à nous apprendre : c'est que le corps de S. Dasius « fut porté de Durostorum » à Ancône, et c'est là le point essentiel puisqu'il établit, en conformité avec les Actes, l'existence fort ancienne d'un tombeau du martyr dans la ville danubienne.

FRANZ CUMONT.

(1) Sur l'origine de ce type décoratif, que M. Strzygowski fait naître en Asie Mineure au III^e siècle, mais qui est répandu dans tout l'empire, cf. CHAPOT, *La colonne torsée et le décor en hélice dans l'art antique* (Paris, 1907), p. 106 sqq. Au IV^e-V^e siècle il est très ordinaire jusqu'en Gaule : LEBLANC, *Sarcophages de la Gaule* n° 6, pl. II (Lyon), n° 15-16 (Soissons), n° 35 pl. VII (Balazuc), etc. — (2) Le tracé des O en forme de poire, tendrait même à nous faire descendre encore plus bas, mais on les trouve dès le VI^e siècle : ainsi, dans une inscription de Syrie datée de 569 et publiée par von Oppenheim et Lucas, *Byzant. Zeitschrift*, t. XIV (1905), n° 38, pl. IV, 20. — (3) PROCOPE, *De aedif.*, IV, 7. — (4) THÉOPHANE, *A. M.*, 6079.